AccueilRevenir à l'accueilCollectionBergère des Alpes (La) ItemBergère des Alpes (La), pastorale en trois actes et en vers, mêlée de chants, par M. Marmontel de l'Académie françoise

Bergère des Alpes (La), pastorale en trois actes et en vers, mêlée de chants, par M. Marmontel de l'Académie françoise

Auteur : Marmontel, Jean-François (1723-1799) ; Desfontaines, François-Georges (1733-1825)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

61 Fichier(s)

Les mots clés

Comédie en un acte et en vers libres

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-1954 Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France Identifiant Ark sur l'auteur

- http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb15496315q
- http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb119146538

Informations sur le document

GenreThéâtre (Pastorale)

Eléments codicologiques 56-4 p. : 4 p. de musique, frontisp. gravé d'après Gravelot ; in -8, in -12

Date1766 (date de l'édition)

LangueFrançais

Lieu de rédactionParis, chez Merlin

Édition numérique du document

Mentions légalesFiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-

Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR) Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle) Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisa (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Marmontel, Jean-François (1723-1799) ; Desfontaines, François-Georges (1733-1825), *Bergère des Alpes (La)*, pastorale en trois actes et en vers, mêlée de chants, par M. Marmontel de l'Académie françoise, 1766 (date de l'édition)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 20/11/2025 sur la plate-forme EMAN : https://eman-archives.org/Ecume/items/show/119

Notice créée le 04/05/2020 Dernière modification le 23/05/2023



DES ALPES.

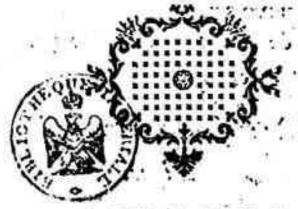
PASTORALE

EN TROIS ACTES,

ET EN VERS, MÉLÉE DE CHANT,

Par M. MARMONTEL, de l'Académie Françoife.

Le Prix elt de 30 fols



APARIS

Chez Merlin, Libraire, rue de la Harpe, vis-

M. DCC. LXVI.

ACTEURS.

ADELAIDE DE SEVILE, en Bergere.

FONROSE d'abord en habit de Ville, & puis en Berger.

M. DE FONROSE le perc.

Madame DE FONROSE.

BLAISE.

RENETTE.

GUILLOT. .

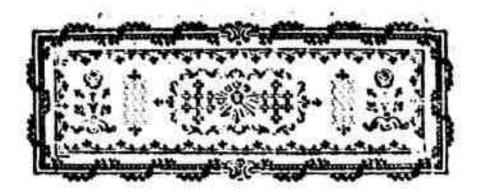
JEANNETTE.

LAFLEUR, valet de M. DE Fonrose.

Gens de M. DE FONROSE.

La Scène est dans un vallon des Alpes.

Nota. Les paroles mifes en chant sont imprimées en plus petit caractère, que celles du simple récit.



LA BERGERE DES ALPES PASTORALE

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un paisage. Sur le devant est un vieux Chêne, & au pied de ce Chêne, un Tombeau russique.

SCÈNE PREMIERE.

N

FONROSE en habit de ville, GUILLOT.

GUILLOT.

NON, Monsieur, c'est une folie, Et je n'en dois point abuser.

A ij

FONROSE.

Ah Guillot, je t'en supplie.

Peus tu me le refuser ?

GUILLOT.

Mais pourquoi vous déguiser ?

FONROSE.

Mon ami, je t'en supplie.

GUILLOT, en s'en allanti

Non, non, c'est une folie.

FONROSE.

Guillot 1

GUILLOT.

He bien?

FONROSE.

Quoi, tu t'en vas.

GUILLOT.

Mais moi, je ne vous connois pas.

FONROSE.

Ah mon ami , je t'en supplie.

Tu feras mon bonheur.

GUILLOT.

Non, c'est une folie:

Guillot a de l'honneur.

FONROSE.

Guillot, je t'en supplie,

Tu feras mon bonheur.

GUILLOT.

Je ferai son bonheur!

FONROSE.

Oui, mon bonheur, te dis-je.

GUILLOT.

Sans mon habit & mon chapean,
Sans ma cabane & mon troupeau,
Vous n'êtes point heureux?

FONROSE.

Non, Guillot-

GUILLOT.

Quel vertige!

Vous me femblez riche & bien né. A garder les moutons êtes-vous destiné?

FONROSE.

Que veux-tu? c'est mon goût. J'aime la Bergerie.

GUILLOT.

N'est-ce pas quelque étourderie Qui vous oblige à vous cacher?

FONROSE comme offenfe.

Moi!

GUILLOT.

Pardon. Je n'ai pas dessein de vous fâcher.

FONROSE.

Non, monami; je viens goûter loin de la ville

Des biens que le Ciel fit pour vous.

J'aime un loifir obscur, innocent & tranquille;

Et l'état le plus humble est pour moi le plus doux.

. A iij

C'est dans les bois que l'Amour prit naissance, Il ne se plait qu'à l'ombre des vergers; Et les plaisirs, enfans de l'innocence, Ne sont connus que des simples Bergers. De l'àge d'or vos beaux jours sont l'image. C'est sa can leur qui régue dans vos jeux. De tous les biens un seul vous dédommage : Savoir aimer, c'est savoir être heuteux. C'est dans les bois que l'Amou: prit naissance. Il ne se plait qu'à l'ombre des vergers; Et les plaisirs, enfans de l'innocence, Ne sont connus que des simples Bergers.

GUILLOT.

Moi qui fuis Berger, je vous jure Que je n'ai jamais vu les gens dont vous parlez.

> Notre vie a , si vous voulez , De bons momens , mais elle est dure.

Rien n'est si beau,
Quand les prairies
Sont bien steuries,
Que d'y voir bondir son troupeau.
Rien n'est si beau.
L'ombrage attire,
L'on y respire
L'air le plus frais.

On y rève, on y dort en paix.

Mais quand vient le tems des orages,

Quel vacarme! Quel ravage!

Le Ciel tout noir

Fait peur à voir.

On voit l'éclair
Briller dans l'air.
Le vent par fois
Brise nos toits.
Le tonnerre gronde.
L'eau du Ciel innonde
Cabane & verger,
Moutons & Berger.
La grêle
S'y mêle.
Le troupeau bêlant
S'en va tremblant,
Mouillé, transi,
Et le pauvre Berger aussi.

FONROSE.

Je sais cela; mais je persiste.

GUILLOT.

Quoi! voulez-vous encor ?...

FONROSE.

Je t'en prie à genouz,

GUILLOT.

Vous m'attendrissez. Levez-vous. Le moyen que je vous résiste?

FONROSE vivement.

Ah Guillot! si je suis heureux,
Tu peux compter sur mes largesses.
Voyons quelles sont tes richesses.
Je veux te les payer en homme généreux.
A iv

GUILLOT.

J'ai dans la plaine

Vingt moutons

Charges de laine. .

FONROSE.

Allons, comptons.

Vingt moutons

Chargés de laine,

Cent écus.

GUILLOT.

C'eft trop !

FONROSE.

Non, non.

GUILLOT.

Je fuis confus.

FONROSE.

Tals toi, tais toi, n'en parlons plus.

GUILLOT.

Ma cabane est affez belle.

FONROSE.

Encore pour elle

Cent écus.

GUILLOT.

C'eft trop!

FONROSE.

Non, non.

GUILLOT.

Je fuis confus.

FONROSE.

Tais tol, tais toi, n'en parions plus.

GUILLOT.

J'ai de plus mon chien fidèle.

FONROSE.

He bien .

Combien

Pour le chien?

GUILLOT.

Oh rien.

FONROSE.

Vingt écus encor jour le chien.

GUILLOT.

Non, non.

. FONROSE.

Bon! Bagatelle.

GUILLOT.

Vingt écus!

FONROSE.

Vinge écus.

GUILLOT.

C'eft trop !

FONROSE.

Non, non.

GUILLOT.

Je fuis confus.

FONROSE.

Tais tol, tais toi, n'en parlons plus.

Ah, tu me mets en colere.

GUILLOT.

Je ne veux pas vous déplaire.

PONROSE.

Marché conclu.

GUILLOT.

Il l'a voulu. Us fortent enfemble.

SCÈNE II. ADELAIDE seute.

Vorla le seul endroit où mon ame affligée
Se plaise à nourrir sa douleur.
Tout m'y rappelle mon malheur:
J'y pleure, & je suis soulagée.

Je l'ai vu là. C'est là qu'il reçut mes adieux.
C'est là que je reviens l'attendre.
O souvenir cruel & tendre!

Je crois l'y voir encore, il est devant mes yeux.
J'aime à croite qu'il peut m'entendre,
Et que son ame encor respire dans ces lieux.

Elle s'approche du tombeau.

Dorestan, cher époux, dont j'adore la cendre,
Dans ce tombeau semé de seurs,
Où moi-même, après toi, je vais bientôt descendre,



Reçois le tribut de mes pleurs.

SCENE III. JEANNETTE, ADELAIDE. JEANNETTE à part.

A causequ'il est riche, il me fuit, il me laisse, Lui qui m'aimoit tant hier au soir; Il ne me connoît plus. Et moi, j'ai la soiblesse De l'aimer encor..... Non, je ne veux plus le voir. A DELAIDE.

De quoi vous plaignez-vous?

JEANNETTE.

D'être assez imbécile

Pour aimer un ingrat qui me manque de foi.

ADELAIDE.

Il le faut oublier;

JEANNETTE.

C'est là le difficile.

ADELAIDE.

C'est un grand mal d'aimer.

JEANNETTE.

Qui le fait mieux que moi?

Helas, quand il vint au Village, Il n'avoit que son troupeau. En simple Berger, le volage,

N'étoit-il pas affez beau ?
Va, va, sois fier, tu le peus;
Méprise moi, si tu veus;
Mais, Guillot, je te défie,
De retrouver dans ta vie,
Quelqu'un d'aussi bonne soi;
Et qui t'aime comme moi.

ADELAIDE.

On est trop heureuse à votre âge
D'apprendre à ne pas s'engager.
Vous avez connu le danger;
Profitez en pour être sage.
JEANNETTE en s'en allant.
Oui, j'en profiterai,
Ou bien je ne pourrai.

SCĖNE IV.

ADELAIDE feute.

Ce fentiment si doux & dont l'ame est ravie,
Fait donc par-tout des malheureux!
Si des simples Bergers il trouble aussi la vie,
Pour qui n'est-il pas dangereux?
Je vois un troupeau qui s'avance.
Un Berger le conduit; évitons sa présence.

Elle s'éloigne.

SCÈNE V.

FONROSE seul, en habit de Berger.

A la fin me voilà Berger.

Je fuis au comble de la joie.
Achève, amour; fais que je voie
Celle qui me doit engager.
Belle & touchante Adelaïde,
A la voix d'un Berger timide
Viens, laisse calmer tes ennuis.
Hélas! c'est le Dieu que tu fuis,
C'est l'amour même qui me guide.

Mais je l'entens. C'est elle. Oui, c'est sa douce
voix.

Sans alarmer son innocence,

Tâchons de lier connoissance,

En mêlant à ses chants les sons de mon hautbois.

Il va se cacher derriere un buisson.



SCÈNE VI.

ADELAIDE feule, revenant fur fes pas.

MA douleur semble se répandre
Sur tous les objets que je vois.
Le zéphir gémit dans les bois;
L'écho n'y répond à ma voix,
Que par un son plaintif & tendre.
Les oiseaux mêlent à leur chant,
Depuis qu'ils sont venus m'entendre,
Je ne sais quoi de plus touchant.
Autour de moi je vois s'éteindre
L'éclat des plus brillantes fleurs;
J'aprens aux ruisseaux à se plaindre.
On ditoit qu'ils roulent des pleurs.
Ma douleur, &c.

Qu'entens-je ? un Hautbois m'accompagne ! ...* Est-ce une illusion ? je ne m'abuse pas.

C'est ce Berger, qui sur mes pas Menoit ses moutons pastre au pied de la montagne.....

Quel fon pur & fensible il tire du Hautbois! Par quels accords touchans il secondoit ma voix!

^{*} Dans les repos dece monologue on entend le Hautbois de Fonrose.

IC

Un habitant de la Campagne!
Un pasteur! Ecoutons!... c'est un enchantement.
Qui croiroit que le sentiment
Fût seul un guide si sidèle?
Dans un art inconnu, sans étude, il excelle.
Et qu'on nous dise après cela
Que le goût est le fruit d'une lente culture.
Non, c'est l'instinct de la nature,
Et l'art ne va point au-delà.

SCENE VII.

ADELAIDE, FONROSE, RENETTE.

FONROSE portant le fagot de Renette.

Hé quoi, bonne femme, à votre âge Vous vous chargez d'un poids si lourd! RENETTE.

Je n'en puis plus.

FONROSE.

Laissez. Je ferai le voyage.

RENETTE à Adelaïde.

Ce jeune homme est honnête on ne peut dayantage.

Je pliois fous le faix ; il me voit , il accourt , Il me délivre.

ADELAIDE à Renette.

Hélas! je suis désespérée

De vous voir prendre encor de si pénibles soins.

Repofez-vous sur moi. Je veille à vos besoins.

RENETTE d Fonrose.

Grand merci, mon garçon. Laissez là ma bourée. A la porter chez nous ma fille m'aidera.

FONROSE.

Non. C'est là-bas votre chaumine; Veillez sur mon troupeau: mieux que vous je chemine;

J'y cours.

RENETTE.

Vous êtes bon : le ciel vous bénira.

SCÈNE VIII. RENETTE, ADELAIDE.

RENETTE.

MA fille, favez-vous quel est ce berger là?

ADELAIDE.

Je ne l'ai sur mes pas rencontré qu'aujourd'hui.

RENETTE.

On n'en voit guère comme lui.

ADELAIDE.

DESALPES

ADELAIDE.

Il est vrai, son air intéresse.

RENETTE ...

Si le Ciel!.... mais, que dis-je? Ah! vous méritez mieux.

Pardon.

1.4

ADELAIDE en gémiffant.

Ah! ma digne maîtresse.

RENETTE.

Je vous aime comme mes yeux; Monbonhomme pour vous a la même tendresse; Mais vous êtes si jeune! & nous sommes si vieux!

Voulez-vous seule ici languir dans la tristesse?

A la longue un troupeau devient fort ennuyeux.

On ne vit pas seule au monde.
L'on n'est rien quand on n'est qu'un.
On a besoin de quelqu'un,
Qui nous aime & nous seconde,
Avec qui tout soit commun.
C'est un aide qui soulage,
C'est un asyle, un soutien,
C'est un ami qui partage,
Peine & plaisir, mal & bien,
On ne vit, &c.

ADELAIDE.

Ma bonne, perdez cette idée.

В

RENETTE.

Là, là, vous vous confulterez, Et peut-être qu'un jour vous vous déciderez. Elle s'en va.

> A D E L Á I D E. Hélas ! je fuis bien décidée.

SCÈNEIX. ADELAIDE, FONROSE.

FONROSE effouglé.

LA course est assez bonne.

ADELAIDE.

A vos foins obligeans,

Berger, vous me voyez sensible:

FONROSE négligemment.

Il faut bien, quand il est possible,
Aider un peu les bonnes gens.

ADELAIDE bas.

Plus je le vois, plus je l'écoute..... Ah! je veux éclaireir ce doute.

Haut.

Il s'enva! Menez-vous loin d'ici vos moutons?

FONROSE.

Je ne les mène point. Mon troupeau va lui-mêma Dans les pâturages qu'il aime.

ADELAIDE.

Vous n'ètes pas de ces cantons?

FONROSE.

Non.

ADELAIDE.

Le Ciel vous a-t-il fait naître Dans l'état de Pasteur?

FONROSE.

Puisque je suis Pasteur, Sans doute j'étois né pour l'être.

Bas. Je ne sais où je suis.

ADELAIDE bas.

Il se trouble, il a peur

Haut.

De fe trahit? Non, non, votre air, votte langage,

Tout me dit que le Ciel vous avoit mieux placé. FONROSE.

Ce que vous dites-là, de vous je l'ai penfé. Vous n'avez pas non plus l'air des gens de village; Vous voilà cependant où le sort m'a laissé.

. Bij

Mais, la nature est la mere,
Des Bergers comme des Rois.
N'a-t'elle pas quelquesois,
Paré d'une main légere,
La simple & timide Bergere,
Comme l'objet de son choix.
Si les talens & les graces,
Sont ses plus douces faveurs;
N'est-ce pas comme des seurs,
Qu'elle répand sur ses traces?
La seur qui naît dans les champs,
N'a pas besoin de culture;
C'est aux leçons de la nature,
Que les oiseaux doivent leurs chants.
Oui, la nature, &c.

ADELAIDE.

Bas. Ce Berger m'interdit. Haut. Vous me trompez, vous dis-je; Cet art que vous avez d'animer le Hautbois Dans un simple habitant des bois Seroit le plus rare prodige.

FONROSE.

Ah! c'en est un que votre voix.
C'est tout ce que j'entens, c'est tout ce que je
vois,
Qui doit paroître une merveille.

ADELAIDE.

Qui vous a donc instruit?

FONROSE.

Mon cœur & mon oreille,

Vous chantez, je suis ravi,
Et mon hautbois est docile;
Il vous répond à l'envi;
Cet art n'est pas difficile.
Helas, il n'en coûte rien,
D'exprimer ce qu'on sent bien.

A-t'on besoin de leçon,

Quand on est sensible & tendre!

Pour former d'aimables sons,

C'est assez de vous entendre.

Non, non, il n'en coûte rien,

D'exprimer ce qu'on sent bien.

Aux accens de votro voix

Je me sentois tout de flâme;

Et ma bouche à mon hautbois,

N'a fait qu'inspirer mon ame.

Non, non, il n'en coûte rien,

D'exprimer ce qu'on sent bien.

ADELAIDE.

Mais vous exprimiez la tristesse.

FONROSE.

Oui, celle que vous inspirez.

B iij

Je gémis quand vous foupirez ; Prenez un air riant, je peindrai l'allégresse.

ADELAIDE.

Non, non, ces lieux ne sont pas faits
Pour la vaine & frivole joie.
La plainte & les soupirs en troublent seuls la
paix.

FONROSE,

Ah! j'ai dequoi m'y plaindre.

ADELAIDE.

A ma douleur en proie,

Je ne fais qu'y gémir.

FONROSE.

Nous gémirons tous deux :

ADELAIDE

Etes-vous ausii malheureux?

FONROSE.

Si je le fuis!

ADELAIDE.

Hé bien, le Ciel qui vous envoie, Nous unit pour nous confoler. Sous ce Chêne, demain, rendez-vous des l'aurore.

La, mon cœur à vos yeux veut bien se dévoiler; Et la, vous me direz, comment, si jeune encore, I e ciel dans ma retraite a pu vous exiler,

Dieu! qu'a-t-elle à me révéler? L'impatience me dévore, Mais il faut la dissimuler.

ADELAIDE ET FONROSE

Ah que deux ames dans la peine,
Trouvent de charme à se chercher!
De sa douleur, l'une est trop pleine;
L'autre demande à sépancher;
Et leur malheur forme une chaîne,
Dont rien ne peut les détacher.

Fin du premier acte,



Biy

ACTE II.

Le Théatre représente l'intérieur d'une cabane.

SCÈNE PREMIERE.

RENETTE, BLAISE affis t'un près de l'autre.

BLAISE.

Out, je l'ai vu; le drôle est jeune & fait à peindre.

RENETTE.

Helt bien mieux encor; il est doux, bienfaifant.

BLAISE.

Je croirois bien qu'en l'épousant Elle ne seroit pas à plaindre. Nous lui donncrions tour,& cabane & troupeau.

RENETTE.

J'ai du linge tout neuf; j'en ferois fon trousseau; Car je l'aime comme ma fille.

BLAISE.

Qu'elle est bonne ! qu'elle est gentille ! Je ne la vois jamais sans attendrissement,

Si ta fille vivoit elles setoient compagnes. Ta fille étoit charmante.

RENETTE.

Hélas ! de nos montagnes C'étoit, sansme flater, le plus bel ornement.

BLAISE.

Elle te ressembloit.

RENETTE. .

Tu plaisantes, bon homme.

BLAISE. It fe leve, & Renette auffi.

Non, quand tu danfois fous l'ormeau
Sur toutes celles du hameau,

Je le soutiens encor, tu remportois la pomme.

Te souvient-il du jour que l'on nous maria?

Comme en te voyant si jolie,

Tout le monde se récria.

Moi je t'aimois à la folie.

RENETTE.

Tu m'aimes bien encor ?

BLAISE.

Oui, mais ce premier feu,
Dans cinquante ans de mariage,
A dû fe ralentir un peu.
Avec plaisir pourtant j'en rapelle l'image.

A I R. .

Quand il falut aller Celebrer le myftere, Je vis tes pleurs couler Sur le scin de ta mere. Je me fentois brûler, Je n'osois te parler. Va done, me dit ton pere, Va done, la consoler. J'approchat doucement, Comme approche un Amant 3 Er je te dis : C'eft Blaife, Qui va s'unir à toi; Tu n'es done pas bien aife De lui donner ta foi ? Alors tes pleurs tarirent, Tes your avec bonte, Sur les miens s'attendrirent, Et je fit enchanté. BLAISE ET RENETTE.

Ah quel heureux moment,

Ol je formai ce nœud charmant!

RENETTE,
Le cœur me battoit.
BLAISE.
Celui de Blaife

Palpitoit.

Enfemble.

Le cœur me battoit , Le mien palpitoit, De peur & d'aise.

BLAISE.

Ta main trembloit, la mienne la pressa, Le plaisir vint, & la frayeur cessa.

RENETTE.

Ma main trembloit, la tienne la pressa, Le plaisit vint, & la frayeur cessa.

RENETTE.

Hélas! si pour notre Bergete
Nous pouvions, avant de mourir,
Renouveller encot une sête si chere!
Mais non, rien ne peut la guérit
De cet ennui secret qu'elle semble chérir,
Et dont elle nous fait mystere.

BLAISE.

Laisse faire au Berger qui rode en ces cantons. Maissilence. Elle arrive, & j'entens ses moutons.

SCÈNE II.

ADELAIDE, BLAISE ET RENETTE

ADELAIDE à la porte de la Cabane.

AIR.

Peters moutons, accourés tous. Voici la nuit, gare les loups. Paifés, paffés, fous ma houlette:

Que je vous mette En sûreté,

Le loup vous guette.

Passés, passés, le loup vous guette.

Au point du jour, en liberté,

Vous irez jouer sur l'herbette.

Perits moutons, &c.

Elle entre.

Bon foir, mes chers maîtres, bon foir.

BLAISE.

Il nous tardoit de vous revoir.

ADELAIDE.

Me voilà. Nos moutons sont rentrés dans l'étable :

Il n'en manque pas un. Ça, vous devez avoir Bon apétir. Venez, venez vous mettre à table, Elle fert le souper.

RENETTE.

Non, je ne me fais point à la voir nous servir.

BLAISE.

Laisse-la. Que veux-tu ? c'est pour elle un plaisir.

Ils se mettent à table.

BLAISE.

Il a fait beau.

ADELAIDE

Fort beau.

29

BLAISE.

Vous me semblez rêveuse?

ADELAIDE.

Moi! point du tout.

RENETTE.

Ah! mon enfant,

Je voudrois bien vous voir heureuse!

ADELAIDE.

Mais Je le fuis.

RENETTE.

J'en doute, & je le dis fouvent.

ADELAIDE.

Qui ne le feroit pas avec vous, mes bons maîtres?

Nous nous aimons tous trois, nous en fommés bien sûrs.

Croyez-moi , les plaisirs champêtres Ne sont pas les plus vifs , mais ils sont les plus purs.

> Dans quel asyle, Un cœur tranquille, Peut-il à moins de frais, goûter des biens plus vrais?

Loin de l'envie, Pour nous la vie S'écoule doucement, Comme un heureux moment.

Le jour se leve, Son cours s'acheve, Sans laisser après lui, Les regrets ni l'ennui.

Dans quel afyle, Un cœur tranquille, Peut-il à moins de frais, Goûter des biens plus vrais.

Enfans chéris de la nature;
Nous possédons
Ses premiers dons.
De la verdure;
Une onde pure;
Et le fil des toisons;
Et les fruits des saisons.
Les soins légers de la culture
De nos loisirs
Sont nos plaisirs.
Dans quel asyle, &c.

BLAISE.

On frape.

ADELAIDE va ouvrir la porte.

Ah! l'un des gens de Monsieur de Fontose!



SCBNE III.

LA FLEUR & les précédens.

LAFLEUR.

Monsieur lui-même arrive & Madame avec

ADELAIDE.

Tant mieux.

LAFLEUR triftement.

De leur retour quand vous faurez la cause !...

Leur fils unique s'est enfui.

ADELAIDE.

O Ciel!

LAFLEUR

Comme il a pris le chemin de la France, Ils alloient l'y chercher : inutile espérance! Sans doute il a péri.

BLAISE.

Comment?

ADELAIDE.

Par quel malheur?

LAFLEUR.

Nous venons de voir un voleur Vêtu de ses habits, qui couroit la campagne.

Il a pris l'épouvente & gagné la montagne. On le poutsuit. Et moi je viens vous demander Si l'on peut cette nûit sans vous incommoder...

RENETTE.

Oui, nous offrons l'asyle à ce malheureux pere, A cette mere, hélas, qui doit bien s'affliger. Nous bénirons notre misere, Si nous pouvons les soulager.

ADELAIDE

Allons au-devant d'eux.

LAFLEUR.

Les voilà qui me suivent.

Ils remplissent l'air de leurs cris.

Hélas! S'ils ont perdu leur sils,

Je ne crois pas qu'ils lui survivent.



SCÈNE IV.

SCÈNE IV.

Monsieur & Madame DE FONROSE, & LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

M. DE FONROSE à fa femme.

NE perdons pas toute espérance, Et modérons notre douleur. Souvent la crainte du malheur Fait qu'on en croit trop l'apparence.

Madame DE FONROSE.

Ah, loin de me rassurer,
Sur mon malheur tout m'éclaire.
Hélas! que puis-je espéter?
O trop malheureuse mere!
Non non, je ne le suis plus.
Vains regrets, vœux supersus!
Non, non, je ne suis plus mere.
Mon cher enfant ne vit plus.



SCÈNE V.

GUILLOT, JEANNETTE, GENS de M. de Fonrofe, & LES PRÉCÉDENS.

M. Mad. DE FONROSE & LEURS GENS.

H fcélérat I

BLAISE, RENETTE, ADELAIDE.

Quoi ! c'eft Guillot!

JEANNETTE.

Pauvre Guillot.

GUILLOT.

Grace! Hé non, je fuis honnéte homme. Je confens que l'on m'assomme, Si je vous mens d'un seul mot. Blaife, Blaife, fauvez Guillot.

> LES GENS. On va te pendre.

GUILLOT, BLAISE, RENETTE, ADELAIDE.

Grace !

LES GENS.

Non.

GUILLOT.

Daignez m'entendre.

35

BLAISE, RENETTE, ADELAIDE.
Daignez l'entendre.

M. DE FONROSE.

Je vais l'entendre.

į.

Madame DE FONROSE, Que vais-je entendre?

GUILLOT.

Blaife ! Blaife ! fauvez Guillot.

M. DE FONROSE. Répons-moi. D'où te vient cet habit.

GUILLOT.

D'un échange, D'un marché que j'ai fait, certes bien malgré moi.

M. DE FONROSE.

GUILLOT.

Rien n'est plus éttange; Mais j'ai troqué de bonne foi. M. DE FONROSE.

C'est de quelque voleur que tu le tiens?

Madame DE FONROSE.

Je rremble.

GUII.LOT. Non: du moins il n'en a pas l'air. C il

C'est un jeune homme vif & prompt comme l'éclair,

Mais fort honnête, 1 ce qu'il femble.]

Madame DE FONROSE.

Son age?

GUILLOT.

Il a.... feize ans.

Madame DE FONROSE.
Sescheveux?

GUILLOT.

Châtain clair.

Madame DE FONROSE.

Ses yeux ?

GUILLOT.

Bleus.

Madame DE FONROSE.

Sa figure?

GUILLOT.

Aimable : il vous * resemble.

Il a seulement l'air un peu plus résolu. Il m'a tout acheté plus que je n'ai voulu; Mon troupeau, ma cabane. Enfin d'accord ensemble,

Il a pris mon habit. Plutôt que d'aller nud, J'ai pris le sien. Voilà toute mon aventure.

^{*} A M. de Fonrofe.

M. DE FONROSE.

Tu ne mens pas?

GUILLOT.

Oh non, c'est la vérité pure.

M. DE FONROSE.

S'il est vrai, pourquoi fuir en nous voyant?

GUILLOT.

Pourquai?

37

C'est qu'on me poursuivoir, que je prens garde

Et que je suis un peu craintif de ma nature.

M. DE FONROSE.

Je commence à le croire.

JEANNETTE.

Ah! croyez tout-à-fait Que le mal qu'on vous dit, Guillot ne l'a pas fait.

M. DE FONROSE.

Leur air de candeur me rassure.

Mais enfin, ce jeune homme, où l'avez-vous

GUILLOT.

Il est dans ma cabane, où couché sur la paille, Il se croit trop heureux de m'en avoir chassé.

M. DE FONROSE.

Quoi! mon fils jusques-là seroit-il insensé!

Ciij

Sans tarder un instant, qu'on le suive, & qu'on aille

Voir s'il nous en impole.

ADELAIDE.

Un moment : j'entrevois

Qu'il vous fait un récit fidèle.

BLAISE.

J'ai le même soupçon.

RENETTE.

J'ai penfé tout comme elle.

ADELAIDE

Fonrose a-t-il appris à Jouer du Hauthois?

Madame DE FONROSE.

Il en joue à merveille.

GUILLOT.

Oui dà? c'est mon jeune homme. Ce marin il falloit voir comme Le sien résonnoit sous ses doigts.

M. DE FONROSE.

Ne tardons plus; allons.

ADELAIDE.

Qu'allez-vous entreprendre?
Au milieu de la nuit! & s'il va se troubler?
S'il croit que l'on vient le surprendre?
S'il s'ensuit dans les bois?

Madame DE FONROSE.

Vous me faites trembler.

ADELAIDE.

Sans rien précipiter, sans lui causer d'alarmes, Sans risquer de le voir s'échaper dans la nuit; Laissez-moi l'attirer, le ramener sans bruit. Demain je le rends à vos larmes.

Madame DE FONROSE.

Vous le connoissez donc ?

ADELAIDE.
Oui. Jel'ai vu ce foir.

M. DE FONROSE vivement.

Ah! c'est vous qu'il cherchoit. Voilà tout le mystere.

A votre nom cent fois je l'ai vu s'émouvoir; Et sur un récit trop sincere, Il n'a pu résister au desir de vous voir.

A Madame de Fonrose.

Rassurons-nous. Sa faute annonce une ame

A Adelaide.

J'excuse, en vous voyant, cette premiere ardenr. C'est l'écart d'une jeune tête, Mais le mouvement d'un bon cœur.

M. & Mad. de FONROSE.

Oui, c'est lui-même; Oui, c'est mon fils.

Civ

Bonbeur fuprême ! Ah ! je revis.

CHEUR.

Oui, c'est lui-même; Oui, c'est leur fils. Bonheur suprême!

GUILLOT ET JEANNETTE.

Ah! je revis.

M. & Mad. DE FONROSE.

Je le pleurois, Je t'implotois,

O Ciel! ô Ciel! à mes regrets, Tu l'as rendu ce fils que j'aime. Oui, c'est lui-même, &c.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le Théâtre représente le même paysage que dans le premier Aîle.

SCENE PREMIERE.

FONROSE feut.

C'est ici que je dois l'attendre;
C'est ici que je vais entendre
Ce qui peut causer ses malheurs.
Dieu! n'est-ce point l'amour qui fait couler ses
pleurs?
Je brûle & frémis de l'apprendre.

C'est fait de moi,
Si je n'obtiens sa foi.
Ah qu'elle est belle!
Je n'ai vu qu'elle,
Toute la nuit.
Au moindre bruit,
Je crois l'entendre, qui m'appelle.
Ah qu'elle est belle!
Je n'ai vu qu'elle.
C'est fait de moi,
Si je n'obtiens sa foi,

Quoi! fous le Chaume elle repose,
Et la paille lui fert de lit!
O Cabane qu'elle embellir,
Humble toit, où l'amour dépose
Ce qu'il a de plus précieux,
Qu'un palais, près de vous, feroit vil à mes yeux!
La voici. Que d'attraits! quelle grace touchante!
Sa démarche, son air, ses regards, tout m'enchante.

SCÈNE II.

FONROSE, ADELAIDE, JEANNETTE.

JEANNETTE allant au-devant & Adelaide.

He bien ? est-il en liberté ?

Elle va tout dire à Pontose. Paix, noustenons la vérité.

JEANNETTE.

Quoi! l'on n'a pas encor? ...

ADELAIDE bas.

Paix, vous dis-je, & pour cause. Je vais tirer Guillot de sa captivité.

43

JEANNETTE.
Rendez-le mol bien vite,
Mon cœur palpite,
Du doux espoir
De le revoir.
Comme on s'appaise,
Quand son Berger
Est en danget;
Et qu'on est aise,
Quand on a pu le dégager!
Rendez-le moi, &c.

SCENE III.

JEANNETTE, GUILLOT, ADELAIDE, FONROSE.

JANNETTE.

An Guillot, te voilă!

GUILLOT.

Chere Jeannette, oublie Un moment de folie. J'en suis humilié.

JEANNETTE.

Va, tout est oublié.

GUILLOT, à Fontofe.

Je vous cherchois.

FONROSE, bas.

Va c'en; laisse-nous, je c'en prie.

GUILLOT.

Non, rendez-moi ma bergerie, Mon chien, mon troupeau, mon habit.

FONROSE, bas.

Ah Guillot, tu me perds:

GUILLOT.

'Je vous l'avois bien dit Que c'étoit quelque étourderie.'

ADELAIDE.

Vous vous connoissez donc?

FONROSE, interdit.

Oui, je crois l'avoir vu.

GUILLOT.

Vous croyez m'avoir vu? Quel effort de mémoire!

Ah je vous prie ausi de croire; Qu'ici même, hier au soir, je vous ai bien vendu

- Mon troupeau, ma cabane; & que c'est vous encore,

Qui malgré moi , l'avez voulu. Oh moi , je n'aime pas que l'on me deshonore.

FONROSE, bas.

Pour me désesperer, méchant, que t'ai-je fait?

GUILLOT.

Peu de chôse! Et j'ai tott de me plaindre en effet.

Monsieur s'amuse, il se déguise; Et parce qu'il est étourdi, Parce qu'il fait une sottise,

C'est moi.....

FONROSE.

Vous êtes bien hardi.

ADELAIDE.

Il a raison d'être en colere.

GUILLO.T.

Voulez-vous que pour vous plaire, Je passe pour un voleur?

FONROSE.

Comment, pour un voleur?

ADELAIDE.

C'est un petit malheur, Mais il est réparé. Va Guillot, sois tranquille,

GUILLOT.

Non.

ADELAIDE.

Ecoute... J'y veille, & tu peus t'en aller.

GUILLOT. .

Adieu. Mais dites bien à vos gens de la ville, Que ce n'est pas chez nous qu'on apprend à voler.

Il fort avec Jeannette.

SCÈNE IV.

ADELAIDE, FONROSE.

ADELAIDE.

A nous déguiser l'un & l'autre, Vous voyez qu'il faut renoncer. Parlons-nous sans détour. Je veux bien commencer,

Et par ma confiance encourager la vôtre. Ecoutés. Mes malheurs sont pour vous des leçons.

Berger, vous voyez ces gazons?

Elle s'approche du Tombeau & s'affied au pied du Chêne.

Sous ces gazons depuis deux ans repole

Mon seul appui, mon Amant, mon Epoux.

De ses malheurs, c'est moi qui sus la cause:

Je l'aimai trop, le Ciel en sut jaloux.

De mille pleurs, chaque jour je l'arrose;

Et ce sont-là mes plaises les plus dous.

Quand ses drapeaux voloient à la viétoire, Je le retins dans ce fatal séjour. C'est dans mes bras, qu'il oublia sa gloire. Pour s'en punir, il s'est privé du jour; Et ma douleur qui venge sa mémoire, Expie en moi le crime de l'amour.

Après un long silence.

A présent, dites-moi quel sang vous a fait naître,

Et ce qui vous réduit à l'état de Berger.

FONROSE.

Ah! cessez de m'interroger. Il est affligeant de connoître Un mal qu'on ne peut soulager.

ADELAIDE.

Puis-je, sans savoir qui vous êtes, Me sier plus long-tems à vous? Le mystere que vous m'en faites Eleve un nuage entre nous.

FONROSE.

Ah! ne m'enviés pas
La douceur passagere
De suivre ici vos pas.
La faveur est légere;
Ne mo l'enviés pas.
Vous saurez trop helas,
A qui vous étiez chere.
Laissés à mon trépas
Eclaiteir ce mystere.
Ah ne m'enviée pas, &c.

ADELAIDE.

Non, j'exige de vous l'aveu le plus sincere;

Tel que je crois le mériter.

Je vous ai parlé sans mystere,

Et c'est à vous de m'imiter.

FONROSE.

Vous le voulez? He bien.... Ciel, à quoi je m'expose!

Je fuis....

ADELAIDE

Parlez.

FONROSE

Je fuis Fonrose,

Le fils des voyageurs que vous avez charmés:

ADELAIDE.

Vous laissez dans les pleurs vos parens alarmés!

FONROSE.

Hélas! de mes erreurs, si vous saviez la cause!

ADELAIDE

Vous effrayez
Un tendre pere!
Et quelle mere
Vous fuyez!
Vous les voyez
Tous deux noyés
Dans la douleur la plus amere;
Et vous, ingrat, vous les fuyez!

Allez;

Volez

Et confolez,

Deux cœurs que vous défolez.

. FONROSE.

Navois-je pas raison de seindre? Je l'avois bien prévu, que vous m'alliez gronder.

ADELAIDE.

Faut-il vous applaudir?

FONROSE.

Il faut du moins me plaindre;

Et favoir si mon cœur a pu ne pas céder. Si je laisse dans les larmes Ceux dont s'ai recu le jour.

Ceux dont j'ai reçu le jour, J'ai pour excuse vos charmes,

Ma jeunesse & mon amour.

Sans vous voir, sans vous entendre,

Oui, c'est vous que j'adorois.

Vos malheurs & vos attraits,

De la pitié la plus tendre,

M'ont fait sentir tous les traits.

C'est ce penchant invincible Qui m'a forcé de partir.

Tout mon crime est d'erre sensible,

Et je ne puis m'en repentir.

ADELAIDE.

Vons favez si je puis approuver cette ivresse; Fuyez moi pour jamais, Fonrose, & moubliez.

D

SO LA BERGERE

FONROS E vivement.

Moi vous fuir! je jure à vos pieds

De vous suivre par-tout, de vous aimer sans

cesse.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. & Madame DE FONROSE, LEURS GENS, BLAISE & RENETTE, GUILLOT & JEANNETTE.

GUILLOT au fonds du Théâtre,

LE voill :

FONROSE, voyant ses parens.

Dieu!

Madame DE FONROSE, courant embraffer fon fils.

Mon fils!

ADELAIDE, à M. de Fonrose. Je remplis ma promesse.

M. DE FONROSE, à son fils.

Vous voilà donc jeune insensé?

ADELAIDE.

Monsieur, je vous le rends; oubliez le passé. FONROSE, à genoux.

Ah! Madame, & vous mon pere,

Vous me voyez confondu.

Madame DE FONROSE, le releve, Tu respires! Tu m'es rendu!

M. DE FONROSE. Vous méritez ma colere.

FONROSE.

Défarmez ce front sévere.
Je sens trop ce qui m'est dô;
Mais par les maux que j'endure,
L'amour venge la nature;
Et votre fils est perdu.

Madame DE FONROSE. Quoi, mon fils!

FONROSE.

J'ai tout fait, j'ai tout quitté pour elle. Pouvois-je aimer rien de plus beau? Mais je l'adore en vain : veuve tendre & fidéle, Elle pleuse un époux dont voilà le tombeau.

M. DE FONROSE.

Quoi! C'est donc pour cela que, si jeune & si .

belle,

Elle a quitté le monde?

ADELAIDE.

Il n'est plus rien pour moi.

M. DE FONROSE.

Le nom de votre époux?

ADELAIDE.

Dorestan.

M. DE FONROSE.

Et le vôtre?

Dij

ADELAIDE.

Sevile.

M. DE FONROSE.

Ils sont vraiment bien connus l'un & l'autro.
Oni, mon enfant, son cœut étoit digne de toi.
Mais il faut désormais l'honorer & la plaindre;

Et ron amour, que je conçoi,
Est un seu que ru dois éteindre.
F O N R O S E, dans l'abattement.
S'il saut quitter Adelaïde,
Je quitterai bientôt le jour.
Je sens qu'un même instant décide,
De ma vie & de mon amour.
Madame D E FO N R O S E.
Vous voyez sa douleur extrême.

ADELAIDE.

Que je suis malheureuse !

M. DE FONROSE.

Il m'attendrit moi-même,

Allons, mon fils, allons, il faut nous éloigner.

Je ne vous presse pas de nous accompagner.

A DELAIDE

Hélas! Que ne le puis-je?

FONROS E péniere de douleur.

Adieu tout ce que j'aime.

ADELAIDE

Adieu Fonrose.

FONROSE dans les bras de fon pert.

Ah quel effort!

Ah quel supplice! Ah quel effort!

Noa, je sens que j'y succombe,

Mon cœur n'est pas affea sort,

Laissez-moi sur certe tombe,

Je ne veus plus que la mort.

Il veut se jetter sur le tombeau de Dorestan.

M. DE FONROSE le retenant dans ses bras.

Adelaide!

Mad. DE FONROSE.

Ah, ma fille! Votre cœur est-il sans pitié, Sans pitié pour une famille Qui pour vous a tant d'amitié?

A D E L A I D E. Qu'exigez-vous de moi, Madame?

Madame DE FONROSE

De nous fuivre.

Vous le voyez, sans vous mon enfant ne peut vivre.

Ce n'est pas de l'amour qu'il vous doit inspirer. Hélas! son cœur qui vous adore, A ce retour n'ose aspirer;

Mais la pitié suffir, c'est elle que j'implore. C'est vous, sans le vouloir, qui causeriez sa mort;

De la mienne bientôt elle seroit suivie. Venez, sauvez mon sils, faites-vous cet essort.

Une mere à genoux, vous demande sa vie.

Votre cœur s'attendrit, c'est tout ce que je

veux;

Venez & ranimez ses jours prets à s'éteindre.

BLAISE.

Vous feriez trop de malheureux : Ma fille, il faut céder, il faut vous y contraindre.

A D E L A I D E, regardant le Tombeau.

O Dorestan! Ton cœur fut noble & généreux;

Non d'un devoir si faint, tu ne faurois te plaindre.

Vivez Fonrose.

FONROSE. Quelle voix!

M. DE FONROSE, vivement.

La voix de ton Adelaïde.

A nous suivre à Turin, l'amitié la décide, 'Aime pour elle au moins le jour que tu revois-

FONROSE.

Enfin je respire.

Afes parens. Quoi 1 de mon délire Elle a donc pitié!

A Adelaide. Sur vous l'amitié
Obtient cet empire!

A D E L A I D E. Vivez. Je confens Fonrose à vous suivre.

F O N R O S E. Pour vous je vais vivre. L'espoir qui m'enivre Ranime mes sens.

55

M. & Madame DE FONROSE. Enfin vous cédez.

FONROSE.

Je me fens renaître,

C'est un nouvel être,

Que vous me rendez.

A D E L A I D E.

Ma bonne, mon pere,

Your que je revere,

A qui je fus chere,

Haut-il vous laisser!

De voere Bergere,

Comment vous passer?

BLAISE ET RENETTE.

Oui, fille trop chere,

Il faut nous laiffer.

FONROSE.

Guillot, tout prospere

Au gré de mes vœux.

GUILLOT ET JEANNETTE, Et nous, & nous deux ? Vous n'y pensez guère.

FONROSE.

Vous serez heureux:
Fen fais mon affaire.

CHŒUR. Soyons tous heureux. ADELAIDE.

Ma bonne, mon pere, Serez-vous heureux?

56 LABERGERE, &c.

BLAISE ET RENETTE.

Oui, file trop chere,

Nous ferons heureur.

M. DEFONROSE à fon file.

Tu vois fi ton pere

S'oppose à tes verus.

Madame DE FONROSE à Adelaite.

D'une tendre mere

Vous comblez les vœux.

FONROSE.

Pourvu que j'espere,

Je suis trop heureux.

GUILLOT.

Jeannette ma chere,
Au foin de te plaire

Je borne mes vœux.

JEANNETTE.

Au foin de te plaire

Je borne mes vœux.

TOUS, excepté Adelaïde.

Soyons tous heureux.

F I N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneu- le Vice-Chancelier, La Bergere des Alpes, Opéra Comique; & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 21 lévrier 1766. MARIN.

Và l'Approbation, permis de représenter, ce 14 Février 1766. DE SARTINE.

De l'imprimeriede P. AL. LE PRIEUR, Imprimeur du Roi.









loux, De mille pleurs chaque jour je L'a- 10- fe, là mes plaisirs les plus doux Quand fes drapeaux voloient à la vi-Aoire, Je le re- tins dans ce fa- tal fejours C'ell dans mes bras qu'il oubli- a sa gloi- re; Pour s'en pu- nir, il s'ett privé du jour ; Etmadouleur qui venge sa mé- moi re, Ex-pie en moi le crime de l'A- mour. L'on trouve chez le même Libraire, Annette & Lubin, Paforale du même Auteur.

162,